

ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

LE

PETIT PIERRE

CENT SOIXANTIÈME ÉDITION

1918  
PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—  
1921

Prix : 6 fr. 75 c.

ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

LE  
PETIT PIERRE

CENT SOIXANTIÈME ÉDITION

1918  
PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

---

1921

Prix : 6 fr. 75 c.

# **Le Petit Pierre**

**Anatole France**



**Calmann-Lévy, Paris, 1921**

**Exporté de Wikisource le 13/07/2018**

## TABLE

I. —	<u>INCIPE, PARVE PUER, RISU COGNOSCERE MATREM</u>
II. —	<u>LES TEMPS PRIMITIFS</u>
III. —	<u>ALPHONSINE</u>
IV. —	<u>LE PETIT PIERRE EST DANS LE JOURNAL</u>
V. —	<u>LES EFFETS D'UN FAUX JUGEMENT</u>
VI. —	<u>LE GÉNIE EST VOUÉ A L'INJUSTICE</u>
VII. —	<u>NAVARIN</u>
VIII. —	<u>COMMENT IL PARUT DE BONNE HEURE QUE JE MANQUAIS DU SENS DES AFFAIRES</u>
IX. —	<u>LE TAMBOUR</u>
X. —	<u>UNE TROUPE COMIQUE ÉTROITEMENT UNIE</u>
XI. —	<u>LA CHARPIE</u>
XII. —	<u>LES DEUX SŒURS</u>
XIII. —	<u>CATHERINE ET MARIANNE</u>
XIV. —	<u>LE MONDE INCONNU</u>
XV. —	<u>MONSIEUR MÉNAGE</u>
XVI. —	<u>ELLE POSE LA MAIN SUR MA TÊTE</u>
XVII. —	<u>« UN FRÈRE EST UN AMI DONNÉ PAR LA NATURE »</u>
XVIII. —	<u>LA MÈRE COCHELET</u>
XIX. —	<u>MADAME LAROQUE ET LE SIÈGE DE GRANVILLE</u>
XX. —	<u>« AINSI BRUYAIENT LES DENTS DE CES MONSTRES INFÂMES »</u>
XXI. —	<u>LE PAPEGAI</u>
XXII. —	<u>L'ONCLE HYACINTHE</u>
XXIII. —	<u>BARA</u>
XXIV. —	<u>MÉLANIE</u>
XXV. —	<u>RADÉGONDE</u>
XXVI. —	<u>CAIRE</u>
XXVII. —	<u>LA JEUNE HÉRITIÈRE DES TROGLODYTES</u>
XXVIII. —	<u>VIVRE PLUSIEURS VIES</u>

XXIX. — MADemoiselle Mérelle

XXX. — Fureur sacrée

XXXI. — Première rencontre avec la louve romaine

XXXII. — Les ailes de papillon

XXXIII. — Divagation

XXXIV. — Collégien

XXXV. — Ma chambre

## LE PETIT PIERRE

---

### I

## *INCIPE, PARVE PUER, RISU COGNOSCERE MATREM*

Ma mère m'a souvent rapporté diverses circonstances de ma naissance qui ne m'ont pas paru aussi considérables qu'elle se le figurait. Je n'y ai guère pris garde et elles m'ont échappé.

Quand vient l'enfant à recevoir,  
Il faut la sage-femme avoir  
Et des commères un grand tas...

Du moins puis-je affirmer, par ouï-dire, que, à la fin du règne de Louis-Philippe, l'usage dont parlent ces vers d'un vieux Parisien n'était pas tout à fait perdu. Car il y eut grande assemblée de dames respectables dans la chambre de madame Nozière pour y attendre ma venue. On était en avril ; il faisait frais. Quatre ou cinq commères du quartier, entre autres madame Caumont, la libraire, madame veuve Dusuel, madame Danquin, mettaient des bûches dans la

cheminée et buvaient du vin chaud pendant que ma mère ressentait les grandes douleurs.

— Criez, madame Nozière, criez tout votre saoul, disait madame Caumont ; cela vous soulagera.

Madame Dusuel, ne sachant où mettre sa fille Alphonsine, âgée de douze ans, l'avait amenée dans la chambre, d'où elle la faisait sortir à chaque instant, de crainte que je ne me présentasse tout à coup à une si jeune demoiselle, ce qui n'eût pas été convenable.

Ces dames n'avaient pas le bec gelé et caquetaient, à ce qu'on m'a rapporté, comme au vieux temps. Madame Caumont contait abondamment, au grand déplaisir de ma mère, de terribles histoires de *regards*. Une femme enceinte de sa connaissance, ayant rencontré un cul-de-jatte qui tenait un fer à repasser dans chaque main et demandait l'aumône, accoucha d'un enfant sans jambes. Elle-même, portant sa fille Noémi, avait eu peur d'un lièvre qui lui était parti dans les jambes ; et Noémi était née avec des oreilles pointues, qui remuaient.

À minuit les douleurs cessèrent et le travail s'interrompit. On avait d'autant plus sujet d'inquiétude que ma mère avait accouché précédemment d'un enfant mort et failli mourir. Toutes les femmes donnaient leur avis ; madame Mathias, la vieille bonne, ne savait à qui entendre. Mon père entra toutes les cinq minutes dans la chambre, très pâle, et sortait sans dire un mot. Médecin, habile praticien, et accoucheur quand il en était requis, il s'interdisait d'intervenir dans les couches de sa femme et avait appelé son confrère le vieux Fournier, élève de Cabanis. Dans la nuit, le travail reprit.

Je vins au monde à cinq heures du matin.

— C'est un garçon, dit le vieux Fournier.

Et toutes les commères s'écrièrent ensemble qu'elles l'avaient bien dit.

Madame Morin me lava avec une grosse éponge dans un bassin de cuivre. Cela fait songer aux vieilles peintures qui représentent la nativité de Marie. Mais, à vrai dire, je fus trempé dans un chaudron à faire les confitures. Madame Morin annonça que je portais une tache rouge sur le rein gauche due à une envie de cerises qu'avait eue ma mère dans le jardin de la tante Chausson, tandis qu'elle me portait. À quoi le vieux Fournier, qui tenait en grand mépris les préjugés populaires, répliqua qu'il était heureux que madame Nozière s'en fût tenue, pendant la gestation, à un désir si modique, car, si elle se fût laissée aller à souhaiter des plumes, des bijoux, un cachemire, une calèche à quatre chevaux,

un hôtel, un château, un parc, je n'eusse point eu assez de peau dans toute ma chétive personne pour porter l'empreinte de ces vastes envies.

— Vous direz ce que vous voudrez, docteur, fit madame Caumont ; mais, la nuit de Noël, ma sœur Malvina étant dans une position intéressante fut prise d'une envie irrésistible de faire réveillon et sa fille...

— Naquit avec un boudin pendu au bout du nez, n'est-ce pas ? interrompit le docteur.

Et il recommanda à madame Morin de ne pas m'emmailloter trop serré.

Cependant, je criais si fort qu'on crut que j'allais étouffer.

J'étais rouge comme une tomate et, de l'aveu de tous, un vilain petit animal. Ma mère demanda à me voir, se souleva à demi, me tendit les bras, me sourit et laissa retomber sur l'oreiller sa tête fatiguée. Je reçus ainsi, pour ma bienvenue, de sa bouche tendre et pure, ce sourire sans lequel on n'est digne, selon le poète, ni de la table des dieux, ni du lit des déesses.

La circonstance de ma naissance qui m'a paru la plus remarquable, c'est que Puck, qui depuis fut nommé Caire, vint au monde en même temps que moi, dans la chambre voisine, sur un vieux tapis. De basse extraction, Finette, sa mère, avait beaucoup d'esprit. Un vieil ami de mon père, M. Adelestan Bricou, qui était libéral et réclamait la réforme, vantait, sur l'exemple de Finette, l'intelligence du peuple. Puck ne ressemblait pas à sa mère brune et frisée ; il avait le poil jaune, court et rude, mais il tenait d'elle des manières communes et un esprit distingué. Nous grandîmes ensemble et mon père fut obligé de reconnaître que l'intelligence de son chien se développait plus rapidement que celle de son fils et qu'au bout de cinq et six années entières, pour le sens de la vie et la connaissance de la nature, Puck l'emportait encore de beaucoup sur le petit Pierre Nozière. Cette constatation lui était pénible parce qu'il était père et aussi que sa doctrine n'accordait pas volontiers aux animaux une part de cette sagesse qu'elle proclamait le propre de l'homme.

Napoléon, à Sainte-Hélène, se montra surpris qu'O'Méara, qui était médecin, ne fût point athée. S'il eût vu mon père, il eût vu un médecin spiritualiste, qui, comme tel, croyait en un dieu distinct du monde et à une âme distincte du corps.

— L'âme, disait-il, est la substance ; le corps, l'apparence. Les mots l'expriment d'eux-mêmes : l'apparence est ce qui se voit, et qui dit substance dit chose cachée.

Malheureusement, je n'ai jamais pu m'intéresser à la métaphysique. Mon



esprit se modela sur celui de mon père comme cette coupe moulée sur le sein d'une amante ; il en reproduisit en creux les plus suaves rondeurs. Mon père se faisait de l'âme humaine et de sa destinée une idée sublime ; il la croyait faite pour les cieux ; cette foi le rendait optimiste. Mais, dans le commerce ordinaire de la vie, il se montrait grave et parfois sombre. Comme Lamartine, il riait rarement, n'avait nul sens du comique, ne pouvait souffrir la caricature et ne goûtait ni Rabelais, ni La Fontaine. Enveloppé d'une sorte de mélancolie poétique, il était vraiment un fils du siècle ; il en avait l'esprit et l'attitude. Sa coiffure comme son habit étaient en harmonie avec le génie de l'heure romantique. Les hommes de cette génération se coiffaient en coup de vent. Sans doute une brosse savante imprimait ce désordre à leur chevelure ; mais ils semblaient toujours exposés aux orages et battus de l'aquilon. Mon père, tout simple qu'il était, avait sa part de coup de vent et de mélancolie.

En m'ajustant sur lui, je devins pessimiste et joyeux, comme il était optimiste et mélancolique. En toutes choses, d'instinct, je m'opposais à lui. Il se plaisait, avec les romantiques, dans le vague et l'indéterminé. Je me mis à aimer la raison ornée et la belle ordonnance de l'art classique. Au cours des années, ces contrastes s'accrochèrent et nous rendirent la conversation un peu difficile, sans altérer nos sentiments réciproques. Je dois ainsi à cet excellent père quelques qualités et beaucoup de défauts.

Ma mère, bien qu'elle n'eût pas beaucoup de lait, désirait ardemment me nourrir elle-même. Elle y fut autorisée par le vieux Fournier, disciple de Jean-Jacques. Elle me donna le sein avec une vive allégresse. Ma santé s'en trouva bien, et j'aurais lieu de m'en féliciter si, comme beaucoup le prétendent, les qualités de l'âme se sucent avec le lait.

Ma mère avait un esprit charmant, l'âme belle et généreuse et le caractère difficile. Trop sensible, trop aimante, trop facile à émouvoir pour trouver la paix en elle-même, la religion, disait-elle, lui apportait une tranquillité heureuse. Sobre de pratiques extérieures, elle était profondément pieuse. La vérité m'oblige à dire qu'elle ne croyait pas à l'enfer. Mais c'était sans obstination ni malice, puisque l'abbé Moinier, son confesseur, ne lui refusait pas les sacrements. Encline à la gaîté, une enfance sans joies, puis les soins du ménage et les soucis d'un amour maternel poussé jusqu'à la passion assombrèrent son caractère et troublèrent sa santé naturellement bonne. Elle affligea mon enfance par des accès de mélancolie et des crises de larmes. Sa tendresse pour moi allait jusqu'à troubler sa raison, si lucide et si ferme en toutes choses. Elle aurait voulu

que je ne grandisse pas pour mieux me serrer toujours contre elle. Et tout en me souhaitant du génie, elle se réjouissait que je fusse sans esprit et que le sien me fût nécessaire. Tout ce qui m'offrait un peu d'indépendance et de liberté lui donnait de l'ombrage. Elle se représentait avec une terreur folle les dangers que je courais sans elle, et je ne suis jamais revenu d'une promenade un peu trop prolongée sans la trouver la tête en feu et les yeux égarés. Elle s'exagérait démesurément mes bonnes qualités et laissait voir à tout propos cette exaltation qui m'était pénible, car, de tout temps, j'ai reçu comme une cruelle humiliation les témoignages d'une estime qui ne m'était pas due. Mais le pis était que ma pauvre mère grossissait dans les mêmes proportions mes torts et mes fautes. Elle ne m'en punissait jamais, mais elle me les reprochait avec un accent si douloureux que j'en avais le cœur déchiré. Maintes fois, il n'a tenu qu'à elle que je ne me crusse un grand coupable et elle m'aurait rendu scrupuleux à l'excès, si je ne m'étais pas fait de bonne heure, pour mon usage, une morale indulgente. Loin d'en éprouver aucun regret, je n'ai point cessé de m'en féliciter. Ceux-là seuls sont doux à autrui qui sont doux à eux-mêmes.

Je fus baptisé en l'église Saint-Germain-des-Prés et tenu sur les fonts par une marraine qui était fée. Elle se nommait Marcelle parmi les hommes, était belle comme le jour et avait épousé un magot nommé Dupont, dont elle était folle, car les fées raffolent des magots. Elle jeta un sort sur mon berceau et partit aussitôt pour les pays d'outre-mer, avec son magot. Je l'ai entrevue un moment au commencement de mon adolescence, comme l'ombre blessée de Didon dans la forêt de myrtes, comme un rayon de lune dans la clairière. Ce ne fut qu'un éclair et ma mémoire en reste toute colorée et parfumée. Mon parrain, M. Pierre Danquin, m'a laissé des souvenirs moins rares. Je le vois encore, gros, court, ses cheveux gris tout bouclés, les joues rondes et lourdes, le regard doux et fin derrière ses lunettes d'or. Son ventre, à la Grimod de La Reynière, était couvert d'un beau gilet de satin à fleurs, brodé par les mains de madame Danquin. Il portait une grande cravate de soie noire qui faisait sept fois le tour de son cou et son col de chemise enveloppait comme un bouquet son visage fleuri. Il avait vu Napoléon à Lyon en 1815 ; il appartenait au parti libéral et s'occupait de géologie.

Dans une des rues qui descendent à ces quais de la Seine où naissait l'enfant qui ne sait encore aujourd'hui, après tant d'années, s'il a bien ou mal fait de venir au monde, parmi cette multitude d'humains qui vivaient leur vie obscure, un homme au vaste crâne, rude et nu comme un bloc de granit breton, et dont les yeux, profondément enfoncés dans des orbites en ogive, naguère jetaient des

flammes et maintenant gardaient à peine une faible lumière, un vieillard, morose, infirme, superbe, Chateaubriand, après avoir rempli son siècle de sa gloire, s'éteignait plein d'ennui.

Parfois, descendu des hauteurs de Passy, passait sur ces mêmes quais un vieux promeneur chauve avec de longs cheveux blancs, les joues bourgeonnées, une rose à sa boutonnière, un sourire aux lèvres, bonhomme, aussi plébéien d'allures que l'autre était gentilhomme. Et les passants s'arrêtaient pour voir le chansonnier populaire.

Chateaubriand, catholique et monarchiste, Béranger, napoléonien, républicain et libre penseur, voilà les deux *signes* sous lesquels je suis né.

## II

### LES TEMPS PRIMITIFS

Mon plus ancien souvenir me représente un chapeau haut de forme, à longs poils, à larges bords, doublé de soie verte, dont la coiffe de cuir fauve se découpait, à sa partie supérieure, en languettes recourbées comme les fleurons d'une couronne fermée, à cela près qu'elles ne se rejoignaient pas tout à fait et laissaient apercevoir par une ouverture circulaire un foulard rouge introduit entre la coiffe et le fond armorié du chapeau. Un vieux monsieur tout blanc entraînait dans le salon, tenant à la main ce chapeau dont il tirait devant moi le foulard de soie, moucheté de tabac à priser, qui, déployé, laissait voir Napoléon en redingote grise sur la colonne Vendôme. Puis le vieux monsieur faisait sortir du fond du chapeau un petit gâteau sec qu'il élevait lentement au-dessus de sa tête, un petit gâteau rond et plat, luisant et strié sur une de ses faces. Je levais les bras pour le saisir ; mais le vieux monsieur ne me l'abandonnait qu'après avoir joui à loisir de mes inutiles efforts et du gémissement de mes désirs frustrés. Enfin, il se divertissait de moi comme d'un petit chien. Et je crois que, sitôt que je m'en aperçus, je m'en fâchai, me sentant de cette race audacieuse qui domine tous les animaux.

Ces gâteaux, quand on y mordait, mettaient comme du sable dans la bouche ; mais ce sable se réduisait bientôt en une pâte sucrée d'un goût assez agréable, malgré l'âcreté du tabac qui s'y faisait fortuitement sentir. Je les aimai ou crus les aimer jusqu'à ce que je découvrisse qu'ils venaient d'une vieille boulangerie de la rue de Seine où ils étaient conservés tristement dans un bocal verdâtre. Le dégoût m'en prit alors ; et je ne le cachai pas assez au vieux monsieur qui en fut contristé.

J'ai su depuis que le vieux monsieur s'appelait Morisson, et avait été médecin-major dans l'armée anglaise en 1815.

Après la bataille de Waterloo, dînant à la table des officiers, comme on déplorait des pertes illustres, M. Morisson dit :

— Messieurs, vous oubliez un mort, le plus regrettable de tous et celui que nous devons pleurer le plus amèrement.

Et chacun de s'enquérir quel était ce mort.

— L'Avancement, messieurs. Notre victoire, en terminant la carrière de Bonaparte, met fin aux guerres où nous gagnions rapidement nos grades. L'Avancement a été tué à Waterloo. Pleurons-le, messieurs.

M. Morisson donna sa démission et vint habiter Paris, où il se maria et exerça la médecine. Il y mourut du choléra, avec sa femme, en 1848.

Il me souvient aussi que, vers ce temps-là, cheminant accroché au tablier de madame Mathias, je vis un jour dans le salon un homme brun, à gros favoris (c'était M. Debas, surnommé Simon de Nantua), raccommoquant, avec un pinceau trempé de colle, le papier vert à ramages qui, fendu et soulevé sur une longueur de deux doigts environ, laissait voir un canevas de toile grossière tout crevé, et, derrière le canevas, de sombres profondeurs. Ces choses m'apparurent avec une extrême netteté, et elles demeurent encore étrangement distinctes dans ma mémoire après l'entière disparition de tant d'autres spectacles offerts à mes yeux en ces temps primitifs. Sans doute n'y fis-je pas réflexion sur le moment, n'étant point en âge de penser. Mais quelque temps après, sur mes quatre ans, quand j'eus acquis une force d'esprit suffisante pour me tromper et l'éducation qu'il faut pour interpréter faussement les phénomènes, je conçus l'idée que, derrière ce canevas grossier, recouvert de papier à ramages, des êtres inconnus flottaient dans l'ombre, différents des hommes, des oiseaux, des poissons et des insectes, indistincts, subtils, animés de pensées malveillantes. Et je ne m'approchais point sans curiosité ni terreur de l'endroit du salon où M. Debas avait bouché la fente, qui néanmoins restait visible : les bords du papier vert ne s'étaient pas si bien rejoints que l'on n'aperçût, dans l'intervalle, une partie du morceau de journal dont on les avait doublés, objet déplaisant à voir, mais précieux, puisqu'il fermait l'accès de la chambre aux esprits des ténèbres, créatures à deux dimensions, obscures et pernicieuses.

Un jour d'entre les jours (ainsi que disent les conteurs orientaux, incertains comme moi de la chronologie), un jour d'entre les jours de ma quatrième année,

j'observai que, près du piano, le papier vert à rames, crevé en étoile, laissait paraître quelques fils de serpillière, croisés sur un trou noir plus effrayant encore que la fente bouchée autrefois par M. Debas. Avec une impiété digne de la race audacieuse de Iapet, j'approchai l'œil de cette ouverture et vis des ténèbres vivantes qui me firent dresser les cheveux sur la tête ; j'y appliquai ensuite l'oreille et entendis une sinistre rumeur, tandis qu'un souffle glacial passait sur ma joue ; ce qui me confirma dans la croyance qu'il y avait derrière la tenture un autre monde.

Mon existence, à cette époque, était double. Naturelle et banale, parfois fastidieuse durant le jour, elle devenait surnaturelle et terrible, la nuit. Autour de mon petit lit, que de ses belles mains bordait sur moi ma mère, passaient d'une allure grotesque et farouche, mais non sans rythme ni mesure, de petits personnages difformes, bossus, tortus, vêtus à une mode très ancienne, et tels enfin que je les ai retrouvés depuis dans les gravures de Callot. Certes, je ne les avais point réinventés. Le voisinage de madame Letord, marchande d'estampes, qui étalait ses gravures sur le terrain vague où s'élève aujourd'hui l'école des Beaux-Arts, explique cette rencontre. Cependant, mon imagination y mettait du sien ; elle armait mes persécuteurs nocturnes de broches, de seringues, de petits balais et de divers autres ustensiles domestiques. Ils n'en défilaient pas avec moins de gravité, le nez fleuri de verrues et chaussé de lunettes rondes, au reste, très pressés et n'ayant pas l'air de me voir.

Un soir, quand la lampe brûlait encore, mon père s'approcha de mon petit lit et me regarda avec le sourire exquis des hommes tristes qui sourient rarement. Je sommeillais déjà, il me chatouilla le creux de la main et me fit une petite amusette où je n'entendis rien sinon ces mots : « Je te vends une vache. » Et, ne voyant pas de vache, je demandai raisonnablement :

— Papa, où est donc la vache que tu m'as vendue ?

Je m'endormis et revis mon père dans mon sommeil. Cette fois, il tenait dans le creux de sa main une petite vache rousse et blanche, animée et vivante, et si vivante que je sentais la chaleur de son souffle et une odeur d'étable. Durant bien des nuits, j'ai revu la petite vache rousse et blanche.

### III

## ALPHONSINE

Alphonsine Dusuel, de sept ans plus âgée que moi, était maigrichonne et souffreteuse ; elle avait des cheveux gras et le visage taché de son. Ou je me trompe bien, ou ce durent être, par la suite, ses torts les plus impardonnables aux yeux du monde. Je lui en connus d'autres moins graves, tels que l'hypocrisie et la méchanceté, si naturels en elle qu'ils y avaient de la grâce.

Un jour que ma chère maman me promenait sur le quai, nous rencontrâmes madame Dusuel et sa fille. On s'arrêta et les deux dames firent un bout de conversation.

— Ce trésor ! Comme il est joli ! s'écria la jeune Alphonsine en m'embrassant.

Sans avoir alors autant d'intelligence qu'un chien ou un chat, j'étais comme eux un animal domestique, et comme eux, j'aimais la louange que les bêtes sauvages dédaignent. Dans un transport qui toucha les deux mères, la jeune Alphonsine me souleva de terre, me pressa sur son cœur et me couvrit de baisers en vantant ma gentillesse. Et dans le même moment, elle me piquait les mollets avec une épingle.

Et moi de me débattre, de frapper Alphonsine des poings et des pieds, de hurler, de fondre en larmes.

À cette vue, madame Dusuel laissait paraître dans ses yeux et dans son silence de la surprise et de l'indignation. Ma mère me regardait douloureusement, se demandait comment elle avait pu mettre au jour un enfant si dénaturé, et tantôt accusait le ciel de ce malheur immérité, et tantôt s'accusait de l'avoir mérité par

ses fautes. Enfin, elle demeurait interdite et troublée devant le mystère de ma perversité. Je ne pouvais pourtant pas le lui expliquer, si je ne savais pas parler. Le peu de mots que je parvenais à balbutier ne m'étaient d'aucun secours en cette circonstance. Planté sur mes pieds, je demeurais haletant et plein de larmes ; et la jeune Alphonsine, penchée sur moi, m'essuyait les joues, me plaignait, m'excusait :

— Il est si petit ! Ne le grondez pas, madame Nozière. J'en aurais du chagrin. Je l'aime tant !

Ce ne fut pas une fois, mais vingt fois qu'Alphonsine m'embrassa avec transports en m'enfonçant une épingle dans les mollets.

Plus tard, quand je pus parler, je dénonçai cette perfidie à ma mère, et à madame Mathias qui prenait soin de moi. Mais on ne me crut pas ; on me reprocha de calomnier l'innocence pour pallier mes torts.

Il y a longtemps que j'ai pardonné à la jeune Alphonsine sa perfide cruauté et même ses cheveux gras. Bien plus, je lui sais gré de m'avoir beaucoup avancé, quand j'avais deux ans, dans la connaissance de la nature humaine.



## IV

### LE PETIT PIERRE EST DANS LE JOURNAL

Tant que je n'ai pas su lire, le journal a exercé sur moi un mystérieux attrait. Quand je voyais mon père déployer ces grandes feuilles couvertes de petits signes noirs, et lorsqu'on en lisait des parties à haute voix, et que de ces signes sortaient des idées, je croyais assister à une opération magique. De cette feuille si mince, couverte de lignes si fines, sans aucune signification à mes yeux, s'échappaient des crimes, des désastres, des aventures, des fêtes, Napoléon Bonaparte s'évadant du fort de Ham, Tom-Pouce habillé en général, le Bœuf Gras Dagobert promené dans Paris, la duchesse de Praslin assassinée ! Tout cela dans une feuille de papier et mille choses encore, moins solennelles, plus familières, et qui piquaient ma curiosité, tous ces sieurs qui donnaient ou recevaient des coups, qui se faisaient écraser par des voitures, qui tombaient des toits ou portaient chez le commissaire de police le porte-monnaie qu'ils avaient trouvé. Comment tant de *sieurs*, quand je n'en voyais aucun ? Et je m'efforçais vainement de me représenter un *sieur*. Je demandais ce que c'était, mais on ne me répondait rien de satisfaisant.

En ces temps reculés, madame Mathias venait à la maison aider Mélanie, avec qui elle s'accordait d'ailleurs fort mal. Madame Mathias, d'un caractère difficile, violente et sensible, me montrait beaucoup d'intérêt. Elle avait imaginé diverses supercheries édifiantes et morales pour me rendre meilleur. Elle feignait, par exemple, de trouver rapporté dans le journal, parmi les faits divers, entre un incendie « attribué à la malveillance » et un accident arrivé « au sieur Duchesne, journalier », le récit de ma conduite de la veille. Elle lisait : « Le jeune Pierre Nozière s'est montré hier, aux Tuileries, désobéissant et colère, mais il a promis